

Cette période de quelques années fut sans doute celle qui fut la plus heureuse pour Natalia, là elle vécut la fièvre de la première révolution prolétarienne victorieuse, elle partagea la vie exaltante de ceux qui avec Lénine et Trotsky bâtirent la première société socialiste que le monde ait connue. Mais la révolution limitée à l'ancien empire tsariste connut la réaction thermidorienne en la personne des bureaucrates arrivistes, sans scrupules et de son chef Staline. Natalia lutta fermement dans l'opposition.

Puis, ce fut à nouveau l'exil, le troisième de sa vie. Natalia nous raconte comment les bureaucrates différèrent le voyage de 2 jours pour éviter les manifestations en leur faveur. Les manifestants attendaient à la gare aux cris de « Vive Trotsky », se jetèrent au-devant de la locomotive pour l'empêcher de partir, mais Trotsky et son époux n'étaient pas là retenus par le Guépéou. Et le lendemain, la police fit irruption chez eux, les escortèrent jusqu'à Alma-Ata en Asie Centrale. Les deux jours étaient une nouvelle tromperie destinée à éviter toute manifestation de sympathie à leur égard.

Là ils continuèrent, à des milliers de kilomètres de Moscou, leur travail d'opposition, certes dans des difficultés énormes. Staline les jugeant indésirables sur le territoire soviétique les expulsèrent à nouveau en Turquie en janvier 1929 où ils restèrent jusqu'en 1933. A cette date, la famille Trotsky s'installa à Barbizon en Seine-et-Marne. A cette époque Natalia est fort occupée par le sort de son fils cadet Serge Sedov dont ils ont peu de nouvelles, et qui sera arrêté plus tard, et emprisonné pour avoir refusé de participer à un procès organisé contre son père, Serge ne faisant pourtant pas de politique.

De plus, la santé de Natalia est plutôt fragile. Un an après leur arrivée en France ils sont à nouveau chassés, et ils se trouvent dans une situation peu enviable, aucun pays ne leur accorde le droit d'asile. C'est la planète sans visa. Trotsky écrit dans son journal d'exil à la date du 16 mai 1935 : « Nos journées ne sont pas gaies. Natalia est souffrante. Mais elle supporte toutes les souffrances physiques et morales, en silence, doucement sans rien dire en les gardant pour elle. En ce moment elle s'inquiète davantage de ma santé que de la sienne propre. Que tu te rétablisses m'a-t-elle dit il ne me faut rien de plus. Elle prononce rarement des mots comme ceux-là. Elle les a dit si simplement, doucement et en même temps d'une telle profondeur, que j'en ai été bouleversé dans l'âme. »

Sous une stricte surveillance policière les Trotsky restent quelques mois dans l'Isère, et enfin après bien des démêlés reçoivent un visa pour la Norvège. Encore un hommage de Trotsky à son épouse. « Combien d'installations avon-nous faites en 33 ans de vie commune. Jamais Natalia n'a été indifférente à l'installation. Moi, il m'arrive facilement, de me « laisser aller », c'est-à-dire de me résigner à la saleté et au désordre autour de moi. Elle, au contraire élève toute installation à un certain niveau de propreté et de bon ordre. Mais combien cela exige d'énergie, d'esprit inventif, de dépenses de forces. »

Le gouvernement norvégien sous la pression des staliniens, expulse les Trotsky à nouveau en 1938. Le Mexique sera leur dernier refuge, là où Trotsky traqué sera assassiné. Après un premier attentat manqué le 24 mai 1940, Trotsky est mortellement frappé le 20 août, le lendemain il est mort. Natalia est à ses côtés durant son agonie.

Durant plus de 20 ans Natalia continua à défendre la mémoire de L. Trotsky, de ses deux fils ainsi que des vieux bolchéviques victimes du stalinisme. Lors du 20^e puis du

22^e Congrès du PCUS elle demanda sans illusions la réhabilitation de L.T. et du sort de son fils Serge. En juin 1961 elle témoigna au procès d'Amsterdam en faveur de nos camarades Pablo et Santen emprisonnés pour leur action en faveur de la lutte émancipatrice du peuple arabe. Quelque temps avant sa mort très affaiblie elle affirma une fois de plus sa conviction inébranlable dans la révolution en déclarant : « Je suis certaine que les idées de Marx et de Lénine triompheront, et que les prolétaires bâtiront une société où l'on ignorera la misère et la guerre. »

Le dernier hommage à rendre à Natalia, c'est de lutter sans relâche afin de faire triompher la cause pour laquelle elle a combattu si courageusement au prix des pires sacrifices.

MARGUERITE ROSMER

Le 20 janvier 1962, Marguerite Rosmer s'éteignait à Paris, à l'âge de 83 ans. Cette figure courageuse et attachante mérite à plus d'un titre d'être saluée respectueusement par le mouvement ouvrier tout entier et, avec une émotion plus vive, par le mouvement trotskyste. Compagne du grand militant syndicaliste révolutionnaire Alfred Rosmer, l'historien du « Mouvement ouvrier pendant la première guerre mondiale », elle compta parmi les amitiés les plus proches et les plus fidèles de Léon Trotsky et de Natalia Sedova. Par une coïncidence à la fois cruelle et apaisante — puisque l'amitié semble ici s'affirmer jusque dans la mort — Marguerite Rosmer a disparu trois jours avant Natalia, dont la maladie l'avait très cruellement affectée. Nul doute que cette inquiétude n'ait précipité sa propre fin.

Si elle se défendit presque toujours d'appartenir à un parti politique — les thèses, les discussions, les congrès étant profondément étrangers à sa nature — Marguerite Rosmer-Thévenet n'en a pas moins œuvré toute sa vie pour un avenir plus lumineux. Elle l'a fait avant la première guerre mondiale, dans ses activités consacrées à l'enfance. Elle a continué durant la guerre, dans ce petit groupe de la rue Fondary où se retrouvaient quelques femmes courageuses qui, affrontant la calomnie et l'insulte, osèrent s'élever contre l'hystérie « jusqu'au-boutiste » des organisations féminines et essayèrent de renouer quelques liens avec le mouvement féministe international. Marguerite Thévenet, qui faisait aussi partie de la « Société d'études documentaires et critiques sur la guerre », assura la liaison avec Romain Rolland, lui apportant, comme il le note dans son « Journal », lettres et documents.

Dans les premières années de la révolution russe, Marguerite Thévenet, dont le destin est désormais lié à celui d'Alfred Rosmer, organise l'envoi de vivres destinés aux enfants russes victimes de la famine née des extraordinaires difficultés que traverse la révolution. Elle part pour l'Union soviétique avec le premier train de vivres, afin de poursuivre sur place son œuvre de solidarité.

Le sens très vif de la solidarité et la générosité la plus totale ont constitué les traits dominants de ce beau caractère. Sa chaleur, son intérêt très large et infatigable pour tous les aspects de la vie, son admirable entrain, son courage devant la souffrance et cette sorte d'intrépidité qui lui faisait traiter avec mépris, quand elles étaient les siennes, même les maladies les plus sérieuses, lui assuraient un rayonnement exceptionnel. Aussi le nom de Marguerite Rosmer mérite-t-il de demeurer dans l'histoire du mouvement socialiste comme un symbole de qualité humaine.